



# ELVIRE

OU

## LE COLLIER D'OR,

DRAME EN TROIS ACTES,

PAR

M. KARL HOLBEIN;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 16 JUILLET 1853.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

DON LOUIS, 40 ans.....	M. GASTON.	FÉLIX, jeune orphelin, 19 ans.....	M. Charles LEMAITRE.
DONA ELVIRE, sa femme, 35 ans.....	M <sup>me</sup> PERSON.	DON FERNAND DE LARA, Colonel des Gardes du	
LYDIA, leur fille, 16 ans.....	M <sup>me</sup> Louise SANDRE.	roi Charles III, 26 ans.....	M. DUMAINE.

La scène se passe à Madrid, en 1785.

### ACTE I.

Un salon de plain-pied avec de grands jardins, chez  
Don Louis.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ELVIRE, LYDIA.

(Elvire est assise, occupée à un ouvrage de broderie Lydia est debout et regarde avec impatience par la porte du fond.)

LYDIA.

Personne encore!... il ne vient pas!

ELVIRE.

Calmé-toi!...

LYDIA.

Huit jours!... huit jours entiers, loin de nous!... méchant petit père!

ELVIRE.

Que veux-tu, mon enfant?... on n'est pas l'ami du prince et banquier de la cour, seulement pour l'honneur qu'on y trouve... On a des devoirs à remplir; et si ton père est retenu au château d'Aranjuez, c'est qu'apparemment on y a besoin de ses conseils, de ses services.

LYDIA.

Eh bien! moi, si j'avais l'honneur d'être conseiller ou ministre, après avoir rempli mes devoirs envers Sa Majesté, je lui tirerais ma révérence et lui dirais: Sire, je vous aime et vous respecte infiniment; mais vous comprenez, sire, j'ai une femme et

des enfants qui souffrent de mon absence, il faut bien que j'aie les consoler un peu; et sans attendre de réponse, je sauterais à cheval, et dans quelques heures, je serais de retour à Madrid, dans les bras de ma femme et de ma fille.

ELVIRE.

Tiens! ma pauvre enfant... je ne veux pas te tourmenter davantage. (Elle tire de son sein une lettre et la lui remet.)

LYDIA.

Une lettre de mon père! et vous ne m'en disiez rien?

ELVIRE.

Pour te punir d'avoir oublié...

LYDIA.

Quoi donc?...

ELVIRE.

Lis et tu verras.

LYDIA, lisant.

« Aujourd'hui 22 juillet 1785, dix-septième anniversaire de notre mariage, ma chère Elvire, vous auriez pensé, je le suppose, à réunir nos parents et les plus chers de nos amis. Je me reprocherais de passer loin d'eux, loin de vous, surtout, cette bonne journée, et j'arriverai, une heure, au plus, après ma lettre... Oh ! quel bonheur ! une fête !... le 22 juillet ! Et Félix aussi qui avait oublié... je vais le lui dire... »

ELVIRE, se levant.

Félix !... tu l'as vu, ce matin ?

LYDIA.

Sans doute, plongé dans ses livres de comptes et de correspondance, comme toujours, depuis le départ de mon père ; oh ! M. Félix est un personnage important... le factotum de la maison... et comme Atlas, on dirait qu'il porte un monde sur ses épaules.

ELVIRE.

Méchante ! tu te moques de lui, ton meilleur ami, ton compagnon d'enfance !...

LYDIA.

C'est que mon ami, mon compagnon d'enfance... est un être bien maussade !... Quand il travaille, impossible de l'aborder... il prétend que je brouille ses chiffres, au lieu de l'aider à les mettre en ordre, et que je l'oblige toujours à tout recommencer.

ELVIRE, souriant et avec un soupir.

Pauvre jeune homme !

LYDIA.

Tu le plains, parce qu'il me dit des choses désagréables !

ELVIRE.

Je le plains... parce que je désespère de voir jamais assez heureux celui qui nous est si dévoué.

LYDIA.

Que lui manque-t-il ?

ELVIRE.

Une famille !..

LYDIA.

Ne sommes-nous pas là ?... Est-ce que tu l'aimes moins que si tu étais sa mère ?

ELVIRE, tressaillant.

Sa mère !

LYDIA.

Mais je l'entends, c'est lui !

ELVIRE, à elle-même.

Sa mère !... ah ! je suis toute tremblante !... (Lydia a été au-devant de Félix.)

## SCENE II.

LES MÊMES, FÉLIX.

LYDIA.

Mais voyez comme il est pâle !... comme il a l'air fatigué !

ELVIRE.

En effet, pauvre Félix !... d'où vient qu'on ne vous a pas encore vu d'aujourd'hui ?

FÉLIX.

Pardon, senora... quelques grandes affaires à expédier, une correspondance plus importante que de coutume...

ELVIRE.

C'est bien !... mais en vérité, vous travaillez trop, mon ami.

LYDIA.

Nous ne le voulons pas, entendez-vous ?

FÉLIX, souriant à toutes les deux.

Puisque vous l'ordonnez !...

LYDIA.

Positivement !

FÉLIX.

Je ferai en sorte de vous obéir.

LYDIA.

C'est le seul moyen de vous faire pardonner.

ELVIRE, qui a remonté la scène.

Viens ici, Lydia, et regarde avec moi !

LYDIA.

Ah ! enfin !... le voilà, c'est lui !... c'est mon père !

FÉLIX.

Don Louis !...

LYDIA, reculant, après avoir fait quelques pas en avant.

Il n'est pas seul !

ELVIRE.

Le colonel don Fernand de Lara !...

## SCENE III.

LES MÊMES, DON LOUIS, DON FERNAND.

DON LOUIS, entrant et présentant le colonel.

Lui-même, ma chère Elvire, un ami de plus pour notre fête de ce soir. (Embrassant Lydia et serrant la main de Félix.) Bonjour, mon enfant... mes enfants !...

ELVIRE, tendant la main à don Fernand.

Soyez le bien venu, colonel !

DON FERNAND, saluant les dames.

Senora... senorita...

DON LOUIS.

Allons, allons, trêve de compliments !... vous êtes ici, pour tout le monde, une vieille connaissance, un ami, je le répète... et pas autre chose.

ELVIRE.

C'est beaucoup !

DON FERNAND.

Je suis fier de ce titre, et je le justifierai !...

DON LOUIS.

A la bonne heure !... mais que je suis heureux de me retrouver chez moi, au milieu de mes enfants, de ma famille !

LYDIA.

Je devrais vous gronder... vous vous êtes fait bien attendre.

ELVIRE.

Il est vrai... nous commençons à être inquiètes...

DON LOUIS.

Grondez-moi, si vous le voulez... le colonel est là pour vous dire qu'il n'y a pas eu de ma faute. Sa Majesté Charles III me fait l'honneur de ne pouvoir se passer de mes services. C'est bien le plus excellent prince de la terre, mais aussi, le plus mauvais calculateur !... Il fait creuser des canaux, tracer des routes, élever des monu-

ments... puis, il donne, il donne... au point que ses ressources s'épuisent, que ses caisses se vident et...

DON FERNAND.

Heureusement vous êtes là pour tout réparer...

DON LOUIS.

Oui, je suis là... et lui aussi, (il montre Félix) mon trésorier, mon ministre des finances, à moi... Vous permettez, colonel?... Eh bien, mon cher Félix ! où en sont nos affaires ?

FÉLIX.

Toutes au courant.

DON LOUIS.

Nos expéditions pour les colonies ?...

FÉLIX.

Parties.

DON LOUIS.

Les fonds expédiés de Londres, de Cadix, de Lisbonne ?

FÉLIX.

Tout est rentré.

DON LOUIS.

Oh ! tant mieux !... Le roi aurait besoin d'un million de piastres.

FÉLIX.

Nous sommes en mesure de faire honneur à la signature de Sa Majesté.

DON LOUIS.

Merci, mon brave Félix !... Vous voyez bien cet enfant, colonel ?... Il n'y a pas dans tout le royaume un homme de finances qui le vaille. Je lui dois la prospérité de ma maison... aussi, dans peu, je prétends m'acquitter envers lui.

LYDIA, à Félix en lui poussant légèrement le bras.

Entendez-vous, monsieur ?... entendez-vous ?...

DON LOUIS.

Quant à toi, ma petite Lydia, j'ai quelque chose à te remettre de la part de ta marraine l'infante Maria Luisa, de retour à Madrid en même temps que nous.

LYDIA.

Une lettre ?

DON LOUIS.

Oui, une lettre... et un cadeau.

LYDIA.

Est-il bien joli ?...

DON LOUIS.

Tu le verras, ce soir... Félix ! tu vas prendre la voiture et courir chez nos amis... je suis bien aise de les voir tous autour de moi, pour fêter avec eux, suivant l'usage, l'anniversaire du vingt-deux juillet... et puis aussi... (regardant Lydia en souriant) pour un autre motif. (Félix s'incline et sort par le fond. Don Louis reprend :) Quant à vous, mesdames, vous savez quelles dispositions il vous reste à prendre.

ELVIRE.

Oui, mon ami, et nous allons nous en occuper sur-le-champ.

DON LOUIS, à Elvire.

Ah ! j'oubliais... faites-nous apporter un flacon de madère... ce voyage à franc-étrier nous a prodigieusement altérés, n'est-ce pas, colonel ? (Sortie d'Elvire. Don Louis se retourne vers sa fille qui a paru vivement émue depuis le dernier instant où il l'a re-

*gardée et qui s'approche de lui en souriant.)*  
Eh bien, Lydia ?

LYDIA, *lui parlant à l'oreille.*

Et aussi, pour un autre motif !...

DON LOUIS.

Curieuse !...

LYDIA.

Le motif, je crois que je l'ai deviné, mon père !

ELVIRE, *au dehors.*

Eh bien, Lydia ?...

LYDIA.

Me voici, ma mère... me voici !... *(Elle sort en courant et va rejoindre sa mère.)*

SCENE IV.

DON LOUIS, DON FERNAND.

DON FERNAND.

Heureux père !... Elle est charmante !

DON LOUIS.

N'e-t-ce pas ?... Je ne suis pas fâché de vous l'entendre dire... *(Le domestique apporte un flacon de madère et des verres qu'il pose sur la table.)* Asseyons-nous et causons !... Il est temps enfin de songer à la grande affaire dont nous avons à nous entretenir.

DON FERNAND, *s'asseyant.*

La grande affaire !... ah ! ah ! c'est juste... J'en suis encore à chercher le sens des demi-mots mystérieux, des demi-confidences dont vous m'avez gratifié pendant la route, et comme je n'ai jamais su déchiffrer les énigmes...

DON LOUIS.

A votre santé !

DON FERNAND.

A la vôtre !... et venons au fait !

DON LOUIS.

Mon cher ami... qu'est-ce que vous pensez des femmes ?

DON FERNAND.

Des femmes ?

DON LOUIS.

Oui, des femmes en général, et du mariage en particulier ?

DON FERNAND.

Ah ça, mais... c'est une profession de foi que vous me demandez là !

DON LOUIS.

Parfaitement !... A votre santé !

DON FERNAND.

A la vôtre !... Eh bien, je pense que le cœur d'une femme est tout bonnement ce qu'il y a de plus impénétrable au monde, et, comme je vous l'ai dit, je ne sais pas déchiffrer les énigmes. A votre santé !

DON LOUIS.

Ce n'est pas répondre !... Vous, le cavalier le plus accompli, la perle de nos gentilshommes... il est impossible...

DON FERNAND.

Eh ! mon Dieu ! je vous dis ce qui est... Les femmes !... je les aime, je les adore toutes sans réflexion, sans calcul et surtout sans analyse... Je les aime sans engager mon cœur, sans compromettre ma liberté et sans que l'amour que j'ai pour l'une, me rende jamais insensible au mérite de toutes les

autres... Quant à savoir au juste ce qu'il faut penser d'un lien plus sérieux et plus durable... foi de gentilhomme, je n'ai pas encore eu le temps d'y songer.

DON LOUIS.

Et voilà justement de quoi je vous blâme... Vivre au jour le jour, sans souci de lendemain !... c'est bien, tant qu'on est jeune... Mais l'avenir, mon ami ?

DON FERNAND.

L'avenir ! qu'est-ce que c'est que ça, l'avenir ?... Pour nous autres militaires, c'est peut-être un bras ou une jambe emportés par un boulet de canon... L'avenir ! je ne dois pas... je ne veux pas y penser !... Oh ! l'inconnu, l'imprévu, l'infini... Voilà, voilà le vrai bonheur sur la terre... A votre santé, mon cher philosophe !

DON LOUIS.

Mais enfin...

DON FERNAND.

Mais enfin, vous n'avez pas été toujours si raisonnable, mon cher don Louis... et le régiment des Gardes a conservé le souvenir de certaine fredaine...

DON LOUIS.

Que dites-vous ?

DON FERNAND.

Oh ! rien, presque rien... une vieille histoire de garnison, un coup de tête après boire, un pari vaillamment gagné, morbleu !

DON LOUIS, *se levant.*

Taisez-vous, au nom du ciel, Fernand, taisez-vous !... Quel souvenir m'avez-vous rappelé !

DON FERNAND.

Je vous ai rappelé votre jeunesse en vous demandant grâce pour la mienne... Mais en vérité, je ne puis comprendre le trouble où je vous vois ; et si je l'avais prévu, je me serais bien gardé de dire un mot de cette aventure... que vous m'avez racontée vous-même, il y a quelques années, le verre à la main comme tout à l'heure, et le sourire sur les lèvres... au lieu de cette agitation violente qui ressemble presque à un accès de délire !...

DON LOUIS.

Oui, c'est vrai... je n'ai pas été maître de moi... C'est que le don Louis que vous voyez ici, mon ami, n'a rien de commun avec le don Louis dont vous venez de rappeler les folies.

DON FERNAND.

Oh ! je vous crois... et vous prie de me pardonner de les avoir confondus ensemble... mais franchement où vouliez-vous en venir en me faisant de la morale ?

DON LOUIS.

Je voulais... je voulais vous parler de ma nouvelle existence si différente de l'ancienne... Je voulais me montrer à vous, heureux depuis dix-sept ans de l'amour de mon Elvire, fier des respects et de l'adoration de ma fille, et vous dire : Fernand, j'ai promis à votre père de le remplacer auprès de vous, de veiller sur votre avenir... Eh bien, cet avenir... croyez-moi, il est tout entier dans les affections de famille.

DON FERNAND.

La famille !... Plait-il ?

DON LOUIS.

Mon exemple ne vous dit-il rien ?... N'êtes-vous pas tenté de le suivre ?

DON FERNAND.

Le suivre !... me marier !... la famille !... *(Riant.)* A moi, le colonel Fernand, un régiment de petits marmots... ha ! ha ! ha ! ha !... je n'y avais pas pensé.

DON LOUIS.

Qu'en dites-vous ?

DON FERNAND.

Je dis... je dis que ça me fait rire... voilà tout ! Mais qui, diantre ! peut se flatter d'avoir une chance comme la vôtre ?... Le mariage est une loterie... et je ne suis pas heureux au jeu.

DON LOUIS.

Qui sait ?... en mettant le hasard de son côté...

DON FERNAND.

Bah ! vous auriez un moyen de me faire choisir d'emblée le bon numéro ?

DON LOUIS.

Peut-être !... Tenez, Fernand, je vais achever de tenir la promesse que j'ai faite à votre père.

DON FERNAND.

Don Louis... nous ne sommes plus seuls... *(Il montre Elvire qui vient de rentrer.)*

SCENE V.

LES MÊMES, ELVIRE.

DON LOUIS.

Elvire !... Poursuivons, colonel ; nous sommes au complet, car rien ne pouvait se décider entre nous, sans la présence et l'assentiment de la marquise.

DON FERNAND.

En ce cas...

ELVIRE.

De quoi s'agit-il ?

DON LOUIS.

Il s'agit du mariage de don Fernand.

ELVIRE.

Son mariage !

DON LOUIS.

Elvire, vous savez si j'aime Lydia et si je veux qu'elle soit heureuse.

ELVIRE et DON FERNAND.

Lydia !...

DON LOUIS.

Eh bien, sur mon honneur et sur ma conscience... je crois assurer son bonheur en même temps que celui du plus cher de mes amis, en les unissant ensemble.

DON FERNAND et ELVIRE.

Ensemble !

DON FERNAND, *transporté de joie.*

Moi ! son époux !... Eh quoi ! cette adorable enfant, si jolie, si naïve et que j'admire trop jusqu'à ce jour pour oser l'aimer... c'était elle ?... Oh ! ma foi, vous m'en direz tant, que je finirai par me trouver de la vocation pour le mariage... Oui, certainement, je suis trop heureux, mon cher don Louis, et vous, senora...

ELVIRE.

Pardon, colonel... Je sais les anciennes relations d'amitié qui existent entre vous et don Louis; je sais quel état il fait de vous, et je suis certaine que vous en êtes digne... Cependant, veuillez comprendre une mère à qui on vient déclarer tout à coup qu'on a disposé de sa fille... Elle tremble, elle doute... elle veut, avant d'être bien décidée, voir en celui qu'on lui présente, non pas une, mais mille garanties du bonheur de son enfant, et vous l'excuserez si, à la première vue, elle n'est pas sûre de les trouver dans vos brillantes qualités et dans la renommée que vous ont faite vos succès à la cour!

DON LOUIS.

Mais, mon amie...

ELVIRE.

Mon ami, ne m'interrompez pas, je vous en conjure... Don Fernand est sans doute un cavalier accompli; mais les habitudes de sa jeunesse, et qu'il me permette de le dire, la légèreté de ses goûts, ses folles aventures... Enfin, que voulez-vous? Tout en rendant justice à son mérite, ce n'est pas précisément ce mérite-là que je chercherais dans mon gendre; et lorsque don Fernand lui-même ne parle qu'en plaisantant de sa vocation improvisée pour le mariage, est-ce à nous de faire violence à ses inclinations, et de nous exposer ainsi au regret d'avoir fait deux malheureux?

DON FERNAND, à don Louis.

Entendez-vous, mon ami? C'est très-juste, très-sensé, ce que vient de dire la senora...

DON LOUIS.

Mais non, c'est la plus commune de toutes les erreurs. Règle générale: voulez-vous avoir un homme heureux, tranquille et rangé dans son ménage?... prenez...

DON FERNAND.

Je sais... un proverbe vieux comme le monde... Pour faire un bon mari... prenez un mauvais sujet! Je vous donne cette maxime-là pour ce qu'elle vaut, senora; et je crois, entre nous, que ce sont les mauvais sujets eux-mêmes qui l'ont inventée.

ELVIRE.

Vous riez!... Mais je vois que nous sommes du même avis, et vous êtes trop loyal pour prendre un engagement que vous ne seriez pas sûr de pouvoir tenir...

DON FERNAND.

Moi, senora!... je suis piqué au vif... Vous avez raison, certes, de vous tenir en garde contre les inconséquences, les étourderies presque inséparables de la vie de garçon et de soldat... Mais peut-être aussi ne tenez-vous pas assez compte des changements qui doivent survenir, quand on a l'honneur d'entrer dans une famille comme la vôtre... Oui, senora, j'ai à cœur maintenant de vaincre vos refus, ne fût-ce que pour vous montrer par mon exemple, combien il est aisé de se convertir près de vous et sous l'influence d'une personne aussi aimable, aussi séduisante que la senorita Lydia.

DON LOUIS.

Ainsi, plus d'hésitation... plus d'obstacle!

DON FERNAND.

Aucun de mon côté.

ELVIRE.

Et moi, je n'y mets plus qu'une seule condition... ma fille sera consultée.

DON FERNAND.

C'est trop juste!

DON LOUIS.

Je suis bien tranquille... Quand je lui aurai dit...

ELVIRE.

Et moi, je suis sûre...

DON FERNAND.

Non, senora; non, mon cher don Louis; ce n'est pas ainsi que je l'entends, et je fais, à mon tour, mes conditions... C'est que d'ici là, vous me promettez l'un et l'autre de ne l'influencer en aucune manière, et que c'est bien elle, elle seule qui décidera...

DON LOUIS.

Soit! je donne ma parole!

ELVIRE.

Et moi, la mienne.

DON FERNAND.

Alors, j'ai bon espoir, et j'attends de pied ferme.

ELVIRE, regardant à l'extérieur.

Je la vois... elle vient à nous.

DON FERNAND.

Déjà!... Ah! mon Dieu!

DON LOUIS.

Vous l'attendiez!...

ELVIRE.

De pied ferme!...

DON FERNAND.

Je sais bien... mais sitôt! et quand on n'est nullement préparé...

DON LOUIS.

La voici!

DON FERNAND.

Je me sauve!

ELVIRE.

Restez donc!

DON FERNAND.

Du tout! je me sauve... mais je compte sur votre promesse. *(Il sort par le fond; Lydia entre par la porte latérale droite.)*

## SCÈNE VI.

ELVIRE, LYDIA, DON LOUIS.

ELVIRE.

Allons, voilà notre vaillant colonel mis en déroute par Lydia.

DON LOUIS.

Téméraire avec les grandes dames, tremblant comme la feuille auprès d'une enfant!

LYDIA, qui s'est approchée.

Vous dites, mon père?

DON LOUIS.

Moi!...

LYDIA.

Oui, vous parliez tout bas à ma mère en me regardant.

ELVIRE, lui prenant une main.

Lydia... on a quelque chose à te dire.

DON LOUIS, lui prenant l'autre main.

Quelque chose qui te plaira sans doute, à toi... et à un autre.

LYDIA.

Un autre?

ELVIRE, à don Louis.

Silence, mon ami; et votre promesse!...

LYDIA.

Quelle promesse?...?

DON LOUIS.

C'est vrai... Je suis engagé...

LYDIA.

Engagé... à quoi?... Si vous ne parlez pas plus clairement...

ELVIRE.

C'est inutile!

DON LOUIS.

Impossible!

LYDIA.

Inutile!... Impossible!...

DON LOUIS.

Le colonel don Fernand de Lara, notre ami, te donnera pour nous des explications...

LYDIA.

Le colonel!...

DON LOUIS.

Adieu, ma Lydia.

ELVIRE.

Adieu, ma fille!

DON LOUIS.

A bientôt! *(Ils sortent chacun de leur côté.)*

## SCÈNE VII.

LYDIA, seule.

Tiens! tiens! tiens! tiens!... sont-ils drôles, mes chers parents, avec cet air de mystère!... « On a quelque chose à te dire, » quelque chose qui te plaira... » Quoi donc? des robes, des bijoux, des parures!... J'en ai plus que je n'en puis désirer... Une visite à nos grands parents!... Une réception à la cour!... ce n'est pas amusant!... Une corrida à la Plaza Major?... Un combat de taureaux?... Oh! non, j'y ai trop peur... Une fête, un bal, un spectacle?... ça ne me déplaît pas trop, mais il n'y a pas là de quoi faire tant de mystère... Décidément, ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit... Voyons, cherchons encore... « Quelque chose qui te plaira, à toi et à un autre... » Cet autre, quel est-il? qui peut-il être?... sinon celui qui a toujours été de moitié dans mes plaisirs comme dans mes peines... Mon bon, mon cher Félix! Or, ce qui doit combler nos vœux à tous deux, c'est... *(Sautant de joie.)* Oh! j'y suis... j'y suis maintenant!... C'est notre mariage... Oui, c'est cela, notre mariage, dont mon excellent père a voulu me parler à son arrivée, et que son ami don Fernand est chargé de m'annoncer de sa part... Comment ai-je été si longtemps à le deviner?... Mon Dieu! je suis tout émue!... *(Entrée de Félix.)*

## SCÈNE VIII.

LYDIA, FÉLIX.

LYDIA, courant à sa rencontre.

Mais venez... venez donc, mon cher Félix!... j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre.

FÉLIX.

A moi!

LYDIA.

Oui, à vous... Faites-moi votre compliment... on me marie!

ELVIRE.  
SCÈNE IX.

FÉLIX.  
On vous marie!... Et vous appelez cela une bonne nouvelle?...

LYDIA.  
Sans doute... et j'en suis enchantée, ravie... Et vous, monsieur?... Mais vous ne me comprenez donc pas? On me marie à celui que j'aime... Faut-il vous le nommer... Félix?

FÉLIX.  
Ciel!... que dites-vous, Lydia?

LYDIA.  
La vérité!

FÉLIX.  
Il se pourrait, grand Dieu!... Mais non, non; vous vous trompez... ce n'est pas possible!

LYDIA.  
Ah! c'est ainsi que vous me recevez!...

FÉLIX.  
Pardonnez-moi, Lydia. Mais comment croire que l'opulent, le puissant seigneur de Médina Cœli...

LYDIA.  
Le seigneur de Médina Cœli disait de vous, tantôt en ma présence, et ici même: « Vous voyez bien cet enfant, colonel? Eh bien! il n'y a pas dans tout le royaume un homme plus capable que lui, un esprit plus droit, un caractère plus ferme, un cœur plus loyal, plus généreux!... »

FÉLIX.  
Oh! prenez garde!... Vous exagérez, ma chère Lydia! votre père n'en a pas dit autant.

LYDIA.  
Vous croyez?... c'est possible... En tout cas, si ce ne sont pas là ses paroles, c'est du moins le fond de sa pensée.

FÉLIX.  
Oh! vous y mettez bien un peu du vôtre... Mais d'où tenez-vous ce que vous m'avez annoncé?... qui vous l'a dit?...

LYDIA.  
Personne encore. Mais patience! on va me le dire!

FÉLIX.  
Comment?  
LYDIA, regardant dans les jardins. « Il approche exprès pour cela.

FÉLIX.  
Le colonel!

LYDIA.  
Allez-vous-en!

FÉLIX.  
Mais...

LYDIA.  
Partez, partez vite! mais ne vous éloignez pas!... Je ne tarderai pas à vous rejoindre pour dissiper vos inquiétudes, entendez-vous?... toutes vos inquiétudes... Pas un mot de plus, et partez! Je le veux... je l'ordonne... (Elle le fait sortir par la porte de droite.) Maintenant, je suis prête à recevoir monsieur l'ambassadeur... Le voici!... (Elle fait une révérence gracieuse à don Fernand qui vient de paraître au fond du théâtre. — Celui-ci s'incline respectueusement à son tour et s'approche d'elle.)

LYDIA, DON FERNAND.

DON FERNAND.  
Senorita...

LYDIA.  
Je vous croyais avec mon père, seigneur don Fernand!

DON FERNAND.  
Je le quitte, à l'instant même.

LYDIA.  
Et sans doute il vous a consulté sur sa fête de ce soir... vous, homme de goût et de bon conseil...

DON FERNAND.  
Pardonnez-moi; des affaires beaucoup plus sérieuses...

LYDIA.  
Des affaires sérieuses!... ça ne doit pas me regarder.

DON FERNAND.  
Au contraire.... cela vous regarde... très-particulièrement.

LYDIA.  
En ce cas, puis-je savoir?... Vous allez me trouver bien curieuse?...

DON FERNAND.  
Curiosité bien naturelle... dans la circonstance...

LYDIA.  
Au fait, puisqu'il s'agit de moi...

DON FERNAND.  
De vous... et de quelqu'un encore...

LYDIA, à elle-même.  
C'est cela... (Haut.) Je ne comprends pas, monsieur le colonel...  
DON FERNAND, à part, et la regardant avec amour.

Allons, du courage! il y va du bonheur de toute ma vie... (Haut.) Apprenez donc, senorita, que vos excellents parents songent à vous marier.

LYDIA, à part.  
Allons donc!... on a bien de la peine à le faire parler!

DON FERNAND.  
Ce projet pourrait-il vous déplaire?

LYDIA, souriant.  
Mais non... il ne me déplaît pas!

DON FERNAND.  
Alors, vous l'approuvez?

LYDIA.  
Oui et non... c'est selon.

DON FERNAND.  
Comment?...

LYDIA.  
Si mes parents prétendaient me marier... pour eux... vous comprenez qu'alors...

DON FERNAND.  
Alors...

LYDIA.  
Si, au contraire, ils entendent me marier pour moi-même...

DON FERNAND.  
Dans ce cas, vous consentiriez...

LYDIA.  
Il faudrait bien se résigner...

DON FERNAND.  
C'est à merveille!

LYDIA.  
Aussi, monsieur le colonel, vous allez me dire, et tout de suite, quel est celui...

DON FERNAND.  
Qu'on vous destine?... rien de plus juste!...

LYDIA.  
Est-il jeune?

DON FERNAND.  
Oui.

LYDIA.  
Aimable?

DON FERNAND.  
Mais... on le dit.

LYDIA.  
Où est-il?

DON FERNAND.  
Ici, près de vous.

LYDIA, regardant à droite.  
Ah!... Quant à son nom...

DON FERNAND.  
Ai je besoin de le dire?

LYDIA.  
Non... vous avez raison... je le connais.

DON FERNAND.  
Ah! vous le connaissez?... Et qu'en dites-vous?...

LYDIA.  
Ce que j'en dis?... Je vous l'avouerai tout bas, mon cher colonel...

DON FERNAND.  
Son cher colonel!

LYDIA.  
Celui qu'on me destine... je l'aime...

DON FERNAND.  
Vous l'aimez?

LYDIA.  
Depuis longtemps... et de toute mon âme...

DON FERNAND.  
Est-il possible!

LYDIA.  
Oui, mon père a deviné le plus cher de mes vœux... Je serai si heureuse avec lui!...

DON FERNAND.  
Avec lui?... Qui, lui?

LYDIA.  
Mon ami, mon compagnon d'enfance, Félix!

DON FERNAND, répétant avec stupefaction.  
Félix!... (A part.) Ah! mon Dieu!... moi qui croyais... Quelle affreuse culbute!

LYDIA.  
Je vais le rassurer... je vais tout lui dire... car il doute encore, ce pauvre Félix; et quelle sera sa joie quand il saura... Merci, merci, mon cher, mon bon monsieur Fernand... que je vous aime! (Elle sort en courant par la droite. — Don Louis entre par la gauche.)

SCÈNE X.

DON FERNAND, DON LOUIS.

DON LOUIS.  
Bravo!... c'est charmant, c'est admirable!

DON FERNAND.

Flâit-il?... Ah! c'est vous don Louis...

DON LOUIS.

Recevez mes compliments... Lydia sort d'ici, enchantée...

DON FERNAND.

C'est vrai!...

DON LOUIS.

Quand je vous le disais... elle consent...

DON FERNAND.

Sans doute... Elle consent à se marier...

DON LOUIS.

Parfait!

DON FERNAND.

Mais ce n'est pas avec moi.

DON LOUIS.

Pas avec vous?... qu'est-ce que cela veut dire?...

DON FERNAND.

Cela veut dire... qu'elle en aime un autre.

DON LOUIS.

Un autre!

DON FERNAND.

Et que moi qui me suis fait un instant illusion, moi qui sur la foi de son doux regard et de ses douces paroles, commençais à prendre tant de bonheur au sérieux, sans me dire que je n'en étais pas digne, je retombe cruellement dans la réalité et suis en ce moment, mon cher Don Louis, le plus désolé de tous les hommes.

DON LOUIS.

Mon ami... jamais je ne me pardonnerai de vous avoir exposé à l'humiliation d'un refus.

DON FERNAND.

Oh! sur ce point, rassurez-vous... Je suis battu, c'est vrai, battu à plate couture... mais je puis me réconforter du moins avec les honneurs de la guerre... car je connais seul ma défaite... Votre fille ne s'est même pas doutée de nos projets sur-elle; ce que je lui disais pour moi, elle l'appliquait à celui qu'elle aime... voilà tout.

DON LOUIS.

Mais enfin... ce rival préféré... quel est-il donc? Le connaissez-vous?...

DON FERNAND.

Par Dieu!

DON LOUIS.

Quelque choix ridicule, sans doute...

DON FERNAND.

Non pas.... Félix!

DON LOUIS.

Félix!... Félix, dites-vous?... Après toutes mes bontés pour lui... séduction, ingratitude!

DON FERNAND.

Eh! mon Dieu!... ni l'une, ni l'autre!... Entre jeunes gens du même âge, il n'y a d'autre séducteur que l'amour.

DON LOUIS.

Vous le défendez!

DON FERNAND.

Il le faut bien... je n'ai rien de mieux à faire... et quand je dirais du mal de lui, il n'en serait pas moins adoré de votre fille.

DON LOUIS.

Adoré! (Signe affirmatif de Don Fernand.) Et qu'importe!... avant tout, je doi-

songer à l'honneur de ma maison, et lors même que je pourrais pardonner, je n'accorderais pas la main de mon enfant à celui....

DON FERNAND.

Celui qui n'a pas de nom, pas de titre, pas de fortune... le fait est que, sous ce rapport, le pauvre Félix... Mais avec les qualités que vous aimez à lui reconnaître, ne peut-il pas acquérir ce qui lui manque encore?... ne blesse-t-il pas, je le sais, et roture, donc!

DON LOUIS.

Comment! vous don Fernand! vous le dernier descendant de l'illustre maison des Lara?...

DON FERNAND.

Le dernier descendant!... ma foi, mon cher, il y a quelque chose qui vaut mieux que de descendre... c'est de monter... quelque chose qui vaut mieux que d'être le dernier de sa race. c'est d'en être le premier!... Allons au fait; vous voulez le bonheur de votre fille; prenez-le là où il est, et n'allez pas le chercher où il ne saurait être...

DON LOUIS.

En vérité, je vous admire, mon cher Fernand; vous êtes un rival d'une générosité!...

DON FERNAND.

Je suis un rival... désespéré... et je fais mon devoir... voilà tout! (Entrée d'Elvire.)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, ELVIRE.

DON FERNAND.

Venez, senora, venez me prêter votre appui... Mais rassurez-vous, ce n'est plus de moi qu'il s'agit...

ELVIRE.

Comment?

DON FERNAND.

Je me rends enfin pleine justice... Je n'ai pas une seule des qualités nécessaires pour entrer en ménage.

ELVIRE.

Ah! je savais bien qu'en faisant appel à votre franchise...

DON FERNAND.

Non, senora, je ne serai pas votre gendre... mais je reste votre ami... et je prétends contribuer avec vous au bonheur de la charmante Lydia.

ELVIRE.

Vous!...

DON FERNAND.

D'abord, je ne l'épouse pas... premier moyen! ensuite, deuxième et dernier moyen, j'ose vous prier l'un et l'autre de consentir à son mariage...

ELVIRE.

Son mariage!

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, LYDIA, FÉLIX.

LYDIA, entrant vivement suivie de Félix.  
Maman! maman!... je viens vous annoncer...

ELVIRE.

Qu'y a-t-il, mon enfant?

LYDIA.

Les personnes que nous attendions, nos parents, nos amis viennent d'arriver.

DON LOUIS, à un domestique.

Dites que nous sommes prêts à recevoir...

DON FERNAND.

Eh bien, nous allons leur dire à tous le principal motif de cette réunion... nous allons leur annoncer le mariage de la senorita Lydia avec...

ELVIRE.

Avec?...

DON FERNAND, prenant le jeune homme par la main, et le plaçant entre don Louis et Elvire.

Avec lui... Félix!

FÉLIX.

Moi!...

LYDIA.

Enfin!...

ELVIRE, poussant un cri de terreur.  
Félix!... ah!... (Elle s'évanouit. On s'empresse autour d'elle. — La toile tombe.)

## ACTE II.

Même décor qu'au premier acte.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ELVIRE, seule.

(Au lever du rideau, elle est assise auprès d'un guéridon, l'œil fixe, la tête appuyée dans sa main, et paraît en proie à une agitation violente.)

Mon Dieu! j'étais trop heureuse... mais ce bonheur était un songe, et je me réveille frappée à la fois par le souvenir du passé et la terreur de l'avenir... (Elle se lève.) Que dire à mon époux?... quelui répondre, quand il va m'interroger sur les motifs de mes refus?... la vérité?... Si je me confiais à sa raison, à sa générosité, à sa justice!... si je lui montrais ce gage d'meuré dans mes mains... (Elle va ouvrir le secrétaire.) C'est indice de la trahison dont je fus victime... (Refermant le secrétaire.) Non! non, je n'aurai jamais ce courage... au moment de faire un tel aveu, ma voix expirerait sur mes lèvres, et je mourrais de honte et de douleur... Ciel!... c'est lui!... (Don Louis entre par le fond.)

## SCÈNE II.

ELVIRE, DON LOUIS.

DON LOUIS.

Eh bien, comment vous trouvez-vous maintenant, ma chère Elvire?...

ELVIRE.

Mieux... beaucoup mieux, mon ami... mais je me souviens... cette fête... nos invités...

DON LOUIS.

Je ne vous ai quittés que pour leur faire agréer nos excuses...

ELVIRE, timidement.

Et leur avez-vous parlé?...

DON LOUIS.

De mon nouveau projet, ou plutôt du projet de don Fernand... car ce n'est que le

ELVIRE.  
SCÈNE III.

LES MÊMES, FELIX.

sien jusqu'à présent... non, senora, non ; je n'en ai rien dit à nos amis...

ELVIRE, avec un mouvement de joie.  
Rien ?...

DON LOUIS.

Et je regrette que l'étourderie du colonel vous ait si brusquement fait entendre des paroles qui n'étaient point concertées entre nous et qui devaient vous causer une si vive émotion...

ELVIRE.

Que dites-vous ?

DON LOUIS.

Quant à moi, j'ai ajourné toute résolution, et quel que soit mon sentiment à cet égard, c'est le vôtre surtout que j'aime à connaître... Voyons, Elvire, pourquoi le mariage de ces deux enfants vous paraîtrait-il si déraisonnable ?...

ELVIRE.

Pourquoi ?... mais... leur âge d'abord... vous le dites vous-même : deux enfants.

DON LOUIS.

C'est vrai !... mais Félix n'est pas un jeune homme comme un autre ; chez lui, la raison a devancé l'âge, vous le savez... et s'il n'est ni gentilhomme, ni futur grand d'Espagne... eh ! mon Dieu !... il faut le lui pardonner... ce n'est pas sa faute, après tout... D'ailleurs, il y a une double considération qui doit imposer silence aux murmures de notre orgueil, que sais-je ? à tous les raisonnements de notre prudence elle-même, ma chère Elvire... Lydia aime Félix.

ELVIRE, avec effroi.

Elle l'aime !

DON LOUIS.

Félix adore Lydia.

ELVIRE, à elle-même.

Juste ciel !

DON LOUIS.

Qu'en dites-vous ?... n'est-ce pas là un motif déterminant ? et à moins que vous n'éprouviez pour ce jeune homme une de ces aversions insurmontables...

ELVIRE.

Moi, le haïr !... Félix !... le croyez-vous, monsieur ?

DON LOUIS.

Pour le croire, il faudrait oublier que, dans son enfance, Félix a été votre protégé avant de devenir le mien... c'est à votre prière que je l'ai recueilli dans ma maison... quel qu'il fût, vos bienfaits l'ennoblissaient à mes yeux, et dès ce moment l'orphelin devint sacré pour moi... mais lui ! par combien de dévouement, de soins attentifs, d'ingénieuses prévenances il a payé votre affection et la mienne !... Oh ! je fais un peu vivement son éloge... mais je ne dis pas encore de lui tout le bien que j'en pense... vous-même Elvire, vous êtes émue... et ces larmes...

ELVIRE.

Eh bien, oui... pourquoi m'en cacherais-je ? oui, je suis heureuse de voir que Félix est digne de vos bontés, heureuse surtout de vous l'entendre dire.

DON LOUIS.

Allons donc ! je vois que peu à peu, nous finirons par nous entendre et... tenez... tenez... le voici lui-même !

ELVIRE.

Félix ! (Le jeune homme paraît au fond.)

Voyez !... il n'ose avancer... il tremble de vous avoir déplu sans doute. (Il fait un signe à Félix qui descend timidement la scène, en s'inclinant devant les deux personnages.)

Je vous laisse le soin de dissiper sa frayeur... Je vous le répète, senora, les paroles échappées au colonel ne vous engagent en aucune façon... mais j'avais songé plus d'une fois à m'acquitter envers lui, en lui donnant une part de cette fortune que ses bons soins ont conservée.

FÉLIX.

Don Louis !...

DON LOUIS.

Vous verrez, senora, s'il n'est pas un autre moyen et meilleur et plus digne de lui prouver notre reconnaissance... quoi que vous décidiez, je suis prêt à y souscrire. (En s'éloignant il serre avec affection la main du jeune homme et le pousse doucement du côté d'Elvire.)

SCÈNE IV.

FÉLIX, ELVIRE.

ELVIRE, à part.

Pauvre enfant !... comme il est pâle et triste !... et il faut encore...

FÉLIX.

Senora, ai-je été assez malheureux pour vous affliger ou vous déplaire ?... Parlez... accablez-moi de votre colère... de vous je puis tout supporter... oui, tout... excepté votre silence et vos mépris.

ELVIRE.

Félix... un seul mot... Lydia... est-il vrai que vous l'aimiez ?...

FÉLIX.

Si je l'aime !... oui, senora, et de toutes les forces de mon âme.

ELVIRE, à part.

Malheureuse !

FÉLIX.

Recueilli par vous, élevé par vos soins et sans cesse auprès d'elle, je me suis habitué à l'aimer sans pouvoir dire depuis quand ni comment... et cet amour, vous ne pouvez le blâmer, car il est votre ouvrage !

ELVIRE.

Cet amour !... il faut y renoncer !

FÉLIX.

Ne plus aimer Lydia, mais c'est impossible !

ELVIRE.

Félix... il n'y faut plus penser, vous dis-je !

FÉLIX.

O mon Dieu !... est-ce sérieusement que vous parlez ainsi, senora ?... et cet ordre...

ELVIRE.

Non, pas un ordre, mais une prière... et en vous l'adressant, je compte sur votre amitié, j'en appelle à votre dévouement.

FÉLIX.

Je vous dois tout, senora... demandez-moi le sacrifice de ma vie, je suis prêt à vous obéir... mais cesser d'aimer Lydia !... daignez m'entendre... Je sais combien j'ai peu de droits à sa main, et mon amour pour elle

je l'aurais renfermé dans mon âme, et jamais un mot de ma bouche n'en aurait trahi l'existence... mais c'est elle, c'est elle-même qui en m'aimant a cru céder à la volonté de son père et à la vôtre ; c'est elle qui, partageant peu à peu la bienveillance que vous avez... que vous aviez pour moi, m'a encouragé dans cet amour.

ELVIRE.

Lydia !

FÉLIX.

Et quand don Louis ne s'offense pas de mon audace, quand il est prêt à me tendre la main, à m'appeler son fils... vous seule, senora, vous jusqu'à ce jour mon appui, mon espoir, ma croyance la plus sainte, vous me défendez d'espérer... ah ! cela ne se peut pas... Je me serai trompé... j'aurai mal entendu... vous voulez m'éprouver.

ELVIRE, à part.

Comme il l'aime !... (Haut.) Si vous saviez, Félix, combien il m'en coûte de vous affliger !

FÉLIX.

Ainsi, vous me refusez Lydia ?

ELVIRE.

Lydia ne peut être votre femme.

FÉLIX.

Ah ! je comprends enfin... et vous me rappelez à moi-même... la noble héritière des Santa-Cruz... la marquise de Médina Cœli a pu être charitable envers un misérable orphelin, mais elle ne saurait s'abaisser jusqu'à l'accepter pour gendre.

ELVIRE.

Félix !... Félix !... par pitié !...

FÉLIX.

Ah ! maudite soit celle qui m'a donné le jour !

ELVIRE, avec effroi.

Tais-toi, malheureux enfant ! tais-toi !... ne maudis pas ta mère !

FÉLIX, avec une sorte d'égarément.

Que vous importe à vous !... à vous qui auriez dû me laisser dans mon obscurité et qui ne m'avez élevé jusqu'à vous que pour mieux me faire mesurer l'abîme qui nous sépare, à vous dont la générosité fut un malheur, dont les refus sont une injure.

ELVIRE, pleurant.

Je t'en supplie, Félix, ne m'accable pas !... Oh ! mon Dieu ! (Elle éclate en sanglots et tombe épuisée sur un fauteuil.)

FÉLIX, revenant à lui et se jetant aux genoux d'Elvire.

Senora, au nom du ciel, revenez à vous ; je n'ai pu maîtriser mon désespoir ; j'ai été injuste et cruel... Pardonnez-moi, pardonnez-moi !

ELVIRE, l'enlaçant presque dans ses bras.

Félix !... mon pauvre enfant !... si vous saviez combien je souffre !... Si vous pouviez lire dans ce cœur déchiré et dont les angoisses dépassent toutes les vôtres... Vous ne m'exposeriez pas à ces combats inutiles pour vous, douloureux pour moi et qui ne font qu'accroître nos maux, sans changer ma résolution...

FÉLIX, courbant la tête d'un air désespéré.

Que dirai-je à Don Louis, s'il me demande votre réponse ?

ELVIRE.

Je ne sais... mais je me confie à votre

loyauté... Ce qui met le comble à ma douleur, c'est de vous imposer un si grand sacrifice, sans pouvoir vous dire pourquoi je le demande... Mais il le faut!... Si je vous disais : Félix, il y va de mon repos, de mon bonheur!...

FÉLIX.

Je répondrais : votre repos avant mon repos, votre bonheur avant mon amour!... J'obéirai, senora, quoi qu'il puisse m'en coûter, j'obéirai!...

## SCENE V.

LES MÊMES, LYDIA.

LYDIA, *entrant étourdiment par le fond, et tenant un écrin à la main.*

Ah! maïnan!... Félix!... quel bonheur!... Je vous cherchais tous les deux.

FÉLIX.

Lydia!...

ELVIRE.

Ma fille!

LYDIA.

Regardez!... regardez donc ce collier de diamants!... Quelle belle eau! et comme cela brille!

ELVIRE,

Ah! le présent de ta marraine!...

LYDIA.

Oui, que mon père vient de me remettre... Qu'en dites-vous, monsieur?... Cela doit vous intéresser... Ça me fait tant de plaisir!... Oh! je sais bien que pour des hommes... graves... ce ne sont là que des colifichets... des bagatelles... Bagatelles, colifichets, tant qu'il vous plaira... On a beau dire des jeunes filles de mon âge, belle de ses dix-sept ans!... parée de sa beauté... une autre parure n'y gâte rien, à mon avis... et une beauté sans diamants, c'est une royauté sans couronne... Et puis, vous ne savez pas, en me remettant ce cadeau, de la part de l'infante Maria-Luisa, mon père m'a dit : C'est pour le jour de ton mariage; entendez-vous, Félix? (*A sa mère.*) Est-ce bientôt?... demain? aujourd'hui?... (*A Félix.*) Vous détournez les yeux : qu'il y a-t-il donc? Qu'est-ce que cela veut dire?...

FÉLIX.

Cela veut dire, senorita...

LYDIA.

Senorita... après?...

FÉLIX.

Que le bonheur est souvent plus loin qu'on ne pense.

LYDIA.

Plait-il?... Vous n'avez donc pas entendu?... « Le jour de ton mariage... »

FÉLIX.

Rien n'est encore décidé... et peut-être des obstacles insurmontables...

LYDIA.

Des obstacles insurmontables!... Vous vous moquez, sans doute?... Ces obstacles... d'où pourraient-ils venir?

FÉLIX.

Mais... (*Il regarde Elvire qui le supplie, et se retourne vers Lydia.*) de moi!...

LYDIA.

De vous, Félix; de vous!... Ah çà, voyons!... perdez-vous la tête?... Il y a une heure, à peine, vous étiez transporté de joie...

## ELVIRE.

FÉLIX.

Il est vrai... et Dieu m'est témoin que cette joie était sincère... Oui, Lydia, être uni à vous, pour toujours, vous aimer, vous le dire sans cesse... vous consacrer ma vie... ah! c'était là un bonheur à ravir ma pensée, à enivrer mon âme. (*Mouvement expressif d'Elvire. Félix reprend.*) Mais depuis...

LYDIA.

Depuis?... Achevez!

FÉLIX.

Depuis... (*regardant encore Elvire*) j'ai réfléchi, Lydia... Je ne suis pas... non, je ne suis pas l'époux qu'il vous faut!...

LYDIA.

Et... comment cela, s'il vous plaît? puisque mes parents vous ont choisi, puisque je vous préfère à tout autre, puisque enfin vous m'aimez!... Vous me l'avez dit, du moins.

FÉLIX.

Oui, Lydia, je vous aime, et c'est pour cela...

LYDIA.

Que vous ne voulez pas m'épouser?...

FÉLIX.

Lydia... je parle très-sérieusement!... (*Avec une sorte de désordre dans les idées, et se redonnant de temps en temps du courage, en fixant les yeux sur Elvire qui le regarde toujours d'un air suppliant.*) Nous nous sommes trompés l'un et l'autre... Mais enfin, je crois entrevoir la vérité, et l'avenir m'effraie...

LYDIA.

L'avenir!...

FÉLIX.

Non pour moi, mais pour vous... qui devez exiger d'un époux des conditions de fortune et de rang que je ne puis vous offrir... Oh! je sais ce que vous allez me répondre... Mais la noblesse de votre âme et votre générosité vous abusent... Croyez-moi... restons ce que nous sommes... ne nous créons pas d'inutiles regrets, et quoi qu'il arrive... plaignez-moi... et ne m'accusez pas!... (*Ici sa voix est étouffée par les sanglots. — Il se retourne vers Elvire.*) Senora, êtes-vous contente?

ELVIRE, *bas en lui servant la main.*

Mon ami!...

LYDIA.

J'écoute, encore et j'attends que l'on me dise que tout cela est un jeu... Il s'éloigne!... Félix!...

FÉLIX.

Adieu Lydia!... adieu!... (*Il sort lentement dans le plus grand désespoir.*)

ELVIRE, *à part.*

Pauvre Félix!... comme il souffre! Oh! je n'y résiste plus, et je vais lui dire...

LYDIA, *s'écriant.*

Ma mère!... (*Elvire s'est retournée à la voix de Lydia. — Pendant ce temps, le jeune homme a disparu.*)

## SCENE VI.

LYDIA, ELVIRE.

ELVIRE, *à elle-même.*

Lydia!... Je l'oubliais...

LYDIA.

Eh! bien, vous l'avez entendu, ma mère?...

Moi qui venais à lui si joyeuse!... Me parler ainsi, c'est affreux!

ELVIRE.

Lydia, calme-toi... Sèche tes larmes, mon enfant!

LYDIA.

Oui, ma mère... oui, vous avez raison... je ne dois pas pleurer... car ce que j'éprouve, ce n'est pas du chagrin au moins... non, c'est de la colère, de la haine.

ELVIRE.

Oh! tu ne dois pas le haïr... mais l'oublier...

LYDIA.

L'oublier!... Rien de plus facile... et dès à présent... C'est égal, sa conduite est indigne, et je m'en souviendrai toute ma vie.

ELVIRE.

Chère Lydia!

LYDIA.

Je l'aimais tant... pour vous obéir ma mère!... car vous me faisiez sans cesse son éloge... vous étiez heureuse de nous voir ensemble, et je me disais que je ne l'aimerais jamais assez... pour vous plaire.

ELVIRE, *à part.*

Il est trop vrai!... Lui aussi me l'a reproché; c'est mon ouvrage!

LYDIA.

Mais maintenant... oh! c'est bien différent!... Il m'a appris enfin à le connaître. à savoir qu'il ne m'aime pas, qu'il ne m'a jamais aimée... et j'en suis heureuse... oui, très-heureuse...

ELVIRE, *à elle-même.*

Et moi, je me sens mourir! (*On entend à l'extérieur la voix de don Fernand : Oui, mon ami; c'est convenu...*)

LES DEUX FEMMES.

Le colonel!

LYDIA.

O mon Dieu! comment lui cacher?... Il verra que j'ai pleuré... Je reviendrai quand il ne sera plus là! (*Elle sort par la gauche. — Don Fernand entre par la porte du fond.*)

## SCENE VII.

DON FERNAND, ELVIRE.

DON FERNAND, *à part.*

Elle est seule!... une mission délicate que je viens d'accepter... Enfin!... ou est ami, ou on ne l'est pas...

ELVIRE, *de même.*

Je pense comme elle: quelque dévoué que nous soit don Fernand, sa présence dans ce moment...

DON FERNAND, *qui s'est approché, la saluant.*  
Senora.

ELVIRE, *saluant aussi.*

Colonel... vous parlez à...

DON FERNAND, *avec embarras.*

A don Louis. Oui, senora... il m'a même chargé... Je ne devrais pas vous le dire... car je me suis engagé à m'y prendre avec infiniment de réserve et d'adresse... mais, ma foi, j'ai promis là plus que je ne puis faire... l'adresse n'est pas mon fort, et pour les choses les plus difficiles du monde, la plus grande habileté, selon moi, c'est la franchise.

ELVIRE.

Eh bien?...

DON FERNAND.

Eh bien! ce pauvre jeune homme...  
Félix...

ELVIRE, à part.

Encore lui!...

DON FERNAND.

Il vient de vous quitter, malheureux...  
désespéré!...

ELVIRE.

Ah!... vous croyez?...

DON FERNAND.

J'en suis sûr... et don Louis aussi...

ELVIRE.

Don Louis!

DON FERNAND.

De loin, il l'a suivi des yeux, et à sa tristesse il a deviné sans peine le résultat de votre entretien. Don Louis ne voudrait pas insister davantage auprès de vous, senora... mais je dois vous le dire, il est profondément affligé, et c'est pour cela que je viens à vous, moi, son meilleur ami, invité par lui à une fête de famille, et devenu témoin de son chagrin, du vôtre aussi, senora!... car vous avez beau faire, vous souffrez, je le vois bien, et vous souffrez parce que vous luttez contre vous-même, en persistant dans vos refus, parce qu'au fond du cœur vous n'avez pas de motif réel pour demeurer inflexible à la voix de votre époux et à l'amour de ces deux jeunes gens.

ELVIRE, à elle-même.

Leur amour!... leur amour!...

DON FERNAND.

Non, madame, je le répète, vous n'avez pas de motif... vous n'avez rien à lui reprocher... Rien... que sa naissance peut-être!...

ELVIRE.

Sa naissance!

DON FERNAND.

Eh! mon Dieu! s'il n'eût tenu qu'à lui, il serait né prince, duc ou marquis... qui sait d'ailleurs si son origine n'est pas des plus illustres?... Quant à moi, j'en répondrais presque... rien qu'à le voir, on jurerait qu'il y a du sang noble dans ces veines-là... et je suis de l'avis de notre bon vieux proverbe espagnol: « *Tout orphelin est de droit gentil-homme.* » Donc, Félix a des titres... il ne s'agit que de les faire valoir... Je m'en charge... et pour commencer, je suis prêt à lui donner l'accolade... moi, son rival!

ELVIRE.

Son rival!... en effet... je me souviens...

DON FERNAND.

Je vous en supplie, senora, ne résistez pas plus longtemps à nos prières... Au nom de votre époux, de votre fille, de celui même que vous avez si longtemps et si justement aimé... je vous demande le sacrifice de votre fierté, moi qui ai sacrifié mon amour!

ELVIRE, à part, en le regardant.

Oui... oui... j'en suis sûre, maintenant... le ciel veut me prendre en pitié et me tracer ma route... Oui, ma fille du moins peut encore être heureuse sans que je sois condamnée à révéler ce fatal secret.

DON FERNAND, qui a suivi les mouvements d'Elvire sans les comprendre.

Je le vois, senora, vous êtes émue, vous revenez à de meilleurs sentiments pour Félix... Quel bonheur!... j'ai réussi, j'ai gagné sa cause.

ELVIRE.

Non, vous avez gagné la vôtre.

DON FERNAND.

La mienne!

ELVIRE.

Oui, je le déclare hautement, don Louis vous avait bien jugé...

DON FERNAND.

Permettez!... il ne s'agit pas...

ELVIRE.

Comme lui, je ne vois personne qui soit plus digne que vous d'entrer dans notre famille, personne à qui nous puissions mieux qu'à vous confier le bonheur de notre enfant.

DON FERNAND.

Plait-il?... moi, madame!... (A part.) Ah ça, mais je suis ici sous l'empire d'une étrange destinée... quand je parle pour moi à la fille, elle me répond: Félix! quand je parle pour Félix à la mère, elle me répond... C'est à confondre... (Haut.) Senora! je n'y suis plus... je n'y suis plus du tout... Je vous remercie de vos bonnes paroles... je suis heureux de les entendre... mais comment y croire?... ce matin, vous teniez un tout autre langage.

ELVIRE.

Ce matin, je ne vous connaissais pas encore, don Fernand!

DON FERNAND.

Mais j'ai mille défauts.

ELVIRE.

Le cœur le plus noble, et le plus généreux...

DON FERNAND.

Mais Félix...

ELVIRE.

A renoncé de lui-même à ce mariage, auquel d'ailleurs je ne pourrais jamais consentir.

DON FERNAND.

Mais don Louis?

ELVIRE.

Un mot de vous suffira pour qu'il revienne à ses premiers projets.

DON FERNAND.

Mais Lydia...

ELVIRE, montrant la gauche.

Elle est là... je vais lui parler, moi, je vais en appeler, non pas à l'autorité, mais à la tendresse d'une mère, et je suis sûre de la convaincre.

DON FERNAND.

Mais enfin, senora...

ELVIRE.

Enfin, colonel, vous qui venez si noblement de m'adresser une prière, à votre tour, vous ne repousserez pas la mienne... Je vous en supplie, entendez-vous? je vous en supplie, don Fernand... soyez l'époux de ma fille!...

DON FERNAND.

Vrai?... et cette parole...

ELVIRE.

Cette parole est irrévocable!

DON FERNAND.

Oh! ma foi, je ne lutterai pas plus longtemps contre moi-même... j'accepte, senora, j'accepte et je suis trop heureux...

ELVIRE, à elle-même.

Je suis sauvée!

DON FERNAND.

Je vais trouver don Louis...

ELVIRE.

Et moi, je cours auprès de ma fille!... (Toutes ces dernières phrases ont été dites par les deux personnages, très-vite et avec un mouvement désordonné. Elvire court vers la porte à droite, don Fernand vers le fond, mais il s'arrête tout à coup en se frappant le front.)

DON FERNAND.

Oh! mon Dieu!

ELVIRE, se retournant aussi.

Qu'avez-vous donc?...

DON FERNAND.

Je n'y pensais pas... malgré soi, on est toujours un peu égoïste... le bonheur allait me faire perdre la mémoire... Vous dites, senora, que Félix a renoncé volontairement à ce mariage... mais c'est une erreur... Quand je l'ai vu sortir d'ici, triste et désespéré, je l'ai suivi dans l'espoir de le consoler... ah! bah!... impossible!... de grosses larmes qu'il cherchait vainement à retenir...

ELVIRE.

Il pleurait!

DON FERNAND.

Et ce n'est pas tout, il repoussait avec une sorte de colère l'espérance que je voulais lui rendre, il maudissait la vie, il parlait de mourir!

ELVIRE, avec effroi.

Mourir! lui, Félix!... et vous avez pu le quitter...

DON FERNAND.

Bon! rassurez-vous... ces choses-là se disent, mais...

ELVIRE.

Mais... avec un caractère comme le sien... c'est qu'il le ferait... il se tuerait, vous dis-je!...

DON FERNAND.

Cependant...

ELVIRE.

Félix!... mon pauvre Félix... je veux encore le voir... le consoler, le décider à vivre. (Elle sort par le fond.)

## SCÈNE VIII.

DON FERNAND, seul. Il demeure un instant stupéfait, puis répète vaguement les derniers mots d'Elvire.

« Le consoler... le décider à vivre... Félix! mon pauvre Félix!... » Ce cri de terreur à la seule pensée de sa mort, et tantôt cet évanouissement subit quand il a été question de le marier avec sa fille!... En vérité, je m'y perds... Est-ce que par hasard... oh! non, non, c'est impossible... comment supposer que dona Elvire, une personne si raisonnable... si sage?... Dame! ça s'est vu!... (Regardant au fond vers la gauche.) Lydia!... c'est elle!... pensive et mélancolique... Pauvre petite, elle m'intéresse et je sens vraiment que je l'aime... surtout depuis qu'il

me semble qu'elle peut avoir besoin de mon appui. (Il a remonté la scène pour laisser entrer la jeune fille qui arrive par la gauche et sans le voir.)

## SCENE IX.

DON FERNAND, LYDIA.

LYDIA.

Ma mère n'est plus là... Oh! mon Dieu!... jamais je n'ai tant souffert de ne pas la voir, de ne pouvoir me confier à elle...

DON FERNAND.

Eh bien, confiez-vous à moi, senorita.

LYDIA, reculant un peu de frayeur.  
Ah!... à vous, don Fernand?...

DON FERNAND.

Sans doute! ne suis-je pas venu ici pour prendre part à vos plaisirs, à vos fêtes?... ce qui me donne bien quelque droit à partager aussi... vos chagrins.

LYDIA.

Oh! je ne vous le souhaite pas : ils sont trop affreux!

DON FERNAND.

C'est pour cela que j'en demande la moitié.

LYDIA.

Vous ne savez donc pas?

DON FERNAND.

Si fait, je sais tout!

LYDIA.

Il me dédaigne... il me refuse!

DON FERNAND.

Je le sais!

LYDIA.

Il m'a dit qu'il s'était trompé, en croyant m'aimer... qu'il ne fallait pas se préparer des regrets inutiles... qu'il ne m'aimait plus... et tout cela, seigneur don Fernand... tout cela en présence de ma mère!

DON FERNAND, à part.

En présence de sa mère!... plus de doute!... c'est elle qui lui dictait ce langage...

LYDIA.

Eh bien, qu'en dites-vous? n'est-ce pas là le comble de la perfidie?...

DON FERNAND.

J'en conviens!... Félix est bien coupable...

LYDIA.

Oui, coupable envers moi, et aussi envers vous qui vous êtes montré si bon pour lui, tantôt, quand vous me parliez en sa faveur.

DON FERNAND.

Moi!

LYDIA.

Vous vous exprimez sur lui avec tant de chaleur... vos paroles avaient un tel accent de vérité...

DON FERNAND.

Mais du tout... ce n'est pas cela... apprenez, senorita, que vous vous êtes méprise sur le véritable sens de mes paroles... lorsque vous croyiez que je défendais près de vous les intérêts de Félix, ce n'est pas pour lui, c'est pour un autre que je parlais.

## ELVIRE.

LYDIA.

Pour un autre! Est-il bien possible?...

DON FERNAND.

Et cet autre... c'est moi!

LYDIA.

Vous! vous, seigneur don Fernand!...

DON FERNAND.

Moi-même, et si vous eussiez été aimée de Félix, comme vous méritez de l'être... je me serais imposé un éternel silence... mais il s'éloigne de vous... mais il n'a pas su apprécier un trésor que tout le monde lui eut envié... je n'ai donc plus de raison pour me taire, et je vous dis la vérité... oui, senorita, oui, je vous aime!

LYDIA.

Don Fernand!...

DON FERNAND.

Je vous aime, et ce mot trop longtemps retenu sur mes lèvres, j'oserais le redire en présence de votre famille, en lui rappelant ses promesses.

LYDIA.

Ses promesses!...

DON FERNAND.

Quant à celui qui vous délaisse... qui vous oublie peut-être, après vous avoir méconnue, croyez-moi, senorita, à votre tour, oubliez-le!

LYDIA.

L'oublier!... ô mon Dieu! c'est aussi ce que m'a conseillé ma mère...

DON FERNAND.

Votre mère...

LYDIA.

Et j'y ferai tant d'efforts... (Apercevant don Louis.) Mon père!

## SCENE X.

LES MEMES, DON LOUIS.

DON LOUIS.

Lydia, tu dois une visite de remerciements à ta noble marraine l'infante Maria Luisa. Le carrosse est prêt, et ta gouvernante va te conduire auprès d'elle... va, mon enfant.

LYDIA.

Oui, mon père. (Bas au Colonel.) Demandez-lui ma main, seigneur Fernand... Il le saura, lui! il me regrettera, j'en suis sûre... et moi, je serai vengée... Adieu! adieu! seigneur don Fernand. (Elle sort par le fond.)

## SCÈNE XI.

DON FERNAND, puis DON LOUIS.

DON FERNAND.

Je serai vengée... La délicieuse perspective! elle m'épousera par vengeance...

DON LOUIS.

Eh bien, Fernand, vous avez parlé à la marquise, et sans doute vous avez levé tous les obstacles. Elle approuve enfin nos projets?

DON FERNAND.

Parfaitement... les premiers.

DON LOUIS.

Les premiers!

DON FERNAND.

Et votre gendre, c'est...

DON LOUIS.

Félix!

DON FERNAND.

Non, Fernand!

DON LOUIS.

Vous, mon ami?

DON FERNAND.

Vous voyez que la senora s'est empressée de se ranger à votre avis.

DON LOUIS. (A dater de ce moment, il devient sombre et paraît contenir une violente agitation.)

Ah! la senora... et Félix...

DON FERNAND.

Félix!... elle m'a formellement défendu de lui en parler davantage.

DON LOUIS.

Défendu!... (Suite du mouvement précédent.)

DON FERNAND.

Je vous rappelle donc les offres que vous m'avez faites, mon cher don Louis... Je me trouverai très-heureux et très-honoré, à la fois, que vous vouliez bien m'accorder la main de la charmante Lydia... Je vous laisse y réfléchir à votre aise, et reviens chercher votre réponse... A bientôt, cher ami... à bientôt! (Sortie de don Fernand par le fond à droite.)

## SCÈNE XII.

DON LOUIS, seul.

Je ne reviens pas de mon étonnement... Elvire a dit à don Fernand qu'elle approuvait cette alliance... Elle qui, ce matin même, refusait d'y consentir... et cela sans doute pour rendre à jamais impossible le mariage avec Félix... Qu'est-ce à dire? quel jeu perfide joue-t-on autour de moi?... qui donc ici me trompe ou cherche à me trahir?... Elvire!... ah! ce doute est affreux!... je veux la voir... je veux l'entendre... il faut qu'elle parle, qu'elle s'explique... qu'elle me dise enfin... (Il remonte la scène et regarde par le fond.) Je crois l'apercevoir... Je ne me trompe pas... oui, c'est elle... Félix l'accompagne... Félix, dont elle ne veut pas pour gendre et qui, pourtant, paraît lui exprimer sa reconnaissance... Comme ils sont émus tous deux!... que se passe-t-il en moi?... mon Dieu!... pour la première fois de ma vie, je sens là... Ils approchent... contenons-nous et sachons ce qu'ils peuvent se dire! (Il ouvre précipitamment la porte de la chambre à droite et s'y cache.)

## SCENE XIII.

FÉLIX, ELVIRE.

ELVIRE.

Eh bien! mon ami... eh bien! mon Félix... songez-vous encore à mourir?

FÉLIX.

Non, non... je crois au bonheur maintenant, et je tiens à la vie.

ELVIRE.

Vous ne m'en voulez plus, n'est-ce pas, d'avoir fait cesser votre erreur?

FÉLIX.

Vous en voulez! et pourquoi, mon Dieu? Pour une illusion qui s'en va, pour une erreur qui se dissipe, quelle douce, quelle enivrante réalité!... Ah! vous venez d'illuminer ma vie!... Quelque chose de mystérieux et de sombre pesait sur mon passé comme sur mon avenir... Vous avez consolé mon cœur, affermi mon courage... Votre tendresse a fait plus que de m'éclairer, elle me relève à mes yeux comme aux yeux des autres Grâce à vous, désormais je ne suis plus seul au monde; je sais un nom que je puis invoquer, un cœur qui saura me comprendre. *(Il tombe à ses genoux et lui baise les mains. A ce moment, don Louis, pâle de colère, paraît sur le seuil à droite et va s'élançant entre Félix et Elvire; mais, en même temps, don Fernand est entré par la porte du fond; à son aspect, don Louis retient sa colère et s'avance lentement vers Félix.)*

## SCENE XIV.

LES MEMES, D. LOUIS, D. FERNAND.

DON LOUIS.

C'est bien, monsieur! Vous remerciez dona Elvire de ce qu'elle veut bien consentir enfin à vous accorder la main de sa fille!...

DON FERNAND.

Que dites-vous, mon ami?

DON LOUIS.

Il le faut!

ELVIRE.

Mais, monsieur!...

DON LOUIS.

Mais, madame... je le veux!

ELVIRE.

Et moi, je refuse!... Oh! j'ai aussi ma volonté, quand il s'agit de l'avenir de mon enfant!

DON LOUIS.

Votre volonté, senora! *(Reprenant avec ironie.)* Pour cette fois, du moins, vous voudrez bien nous faire connaître les motifs de votre refus...

ELVIRE.

Eh! monsieur!...

DON LOUIS.

Allons, convenez-en, senora, vous avez de l'orgueil, de l'ambition... car attribuer à votre conduite un mobile moins avouable... croire que vous prétendiez garder près de vous, comme ami, celui que vous repoussez comme genre, supposer enfin qu'il y ait dans tout cela un de ces coupables calculs, une de ces lâches perfidies qui entachent l'honneur d'une femme... oh! cela ne se peut pas... ce serait vous faire injure!

FÉLIX, avec colère.

Monsieur...

ELVIRE, cherchant à le retenir.

Félix!...

DON FERNAND à DON LOUIS.

Mon ami!

DON LOUIS, à Elvire dont il a surpris le mouvement.

Ah! je devine enfin... et je puis vous rendre justice... Non, ce n'est pas par orgueil... ce n'est pas par ambition, madame, que vous refusez de consentir à ce mariage... Vous refusez... parce que vous l'aimez, lui...

oui, vous l'aimez d'un amour adultère! *(Elvire et Félix poussent un cri d'indignation.)*  
ELVIRE, s'élançant vivement vers le jeune homme et lui saisissant la main, avec énergie.

Je refuse!... parce que je suis sa mère!...

DON FERNAND et DON LOUIS, ensemble.

Sa mère!...

*(La toile tombe.)*

## ACTE III.

Même décor qu'aux deux actes précédents.

## SCENE PREMIÈRE.

FÉLIX; il entre vivement par le fond, marche vers une porte placée au premier plan à droite, et s'arrête après l'avoir entrouverte.

Elle est là, entrons!... Qu'est-ce donc qui m'arrête?... Qui me retient encore immobile et placé au seuil de cette porte?... Eh quoi! je l'ai entendue s'écrier devant tous, en me pressant dans ses bras: « Je suis sa mère! » Et je n'ai pas trouvé dans mon cœur, après cette parole, l'énergie qu'elle avait en la prononçant!... Ah! relevons la tête et pour elle et pour moi!... que son époux offensé la repousse!... moi, je la bénis et je l'honore... Je pars avec elle, heureux et fier d'avoir un but à ma vie... Consoler ma mère et la défendre... Allons, plus de larmes, entrons chez elle et ne la quittons plus!... *(Il va pour entrer à droite, Lydia a paru au fond, et l'appelle.)*

## SCENE II.

LYDIA, FÉLIX.

LYDIA.

Félix!

FÉLIX.

Senorita!

LYDIA.

C'est juste!... nous sommes fâchés et je ne devrais pas vous parler... mais comment faire!... Vous êtes le seul de qui je puisse savoir ce qui se passe ici... J'interroge mon père; il s'éloigne sans me répondre... ma mère pleure et me cache le sujet de ses larmes... Vous-même... oh! je ne me trompe pas... vous aussi, vous avez pleuré...

FÉLIX.

Mais, non!

LYDIA.

Mais si, je le vois bien... Oh! parlez, parlez donc!... nous sommes ennemis, c'est vrai, ennemis irréconciliables... mais, je vous en prie, oubliez-le pour un instant et répondez-moi!

FÉLIX, à part.

Pauvre enfant! ce n'est pas par moi qu'elle doit apprendre...

LYDIA.

Voyons, j'attends toujours.

FÉLIX.

Que me demandez-vous? j'ignore moi-même... une discussion... une querelle...

LYDIA.

Une querelle?... qu'est-ce que cela?... Voilà un mot... un vilain mot que j'entends ici pour la première fois... O mon Dieu! je devine... une querelle entre vous et don Fernand, sans doute?

Non pas!

LYDIA.

Convenez-en!

FÉLIX.

Mais pourquoi supposer?...

LYDIA.

C'est tout simple! Deux rivaux!...

FÉLIX.

Nous ne le sommes pas. *(A part, avec joie.)*  
Ma sœur! c'est ma sœur!...

LYDIA.

Je n'entends pas... je n'entends rien du tout... et voilà que vos yeux se fixent sur les miens... comme autrefois, avant que nous fussions ennemis.

FÉLIX, à lui-même.

Ma sœur!... quel charme dans ce nom!... quelle douceur dans ce sentiment que j'avais ignoré jusqu'à ce jour!

LYDIA.

Encore?... Mais songez-y donc! vous ne devez plus me regarder ainsi!...

FÉLIX.

Pourquoi?... j'éprouve tant de bonheur à vous voir! Lydia, je vous aime au contraire, je vous aime de la plus pure et de la plus sainte de toutes les affections, celle d'un frère.

LYDIA.

Un frère!...

FÉLIX, se rapprochant d'elle et lui prenant la main, malgré le mouvement qu'elle fait pour l'en empêcher.

Ce nom, je me le rappelle... plus d'une fois vous me l'avez donné dans notre enfance... me le refuserez-vous aujourd'hui?

LYDIA.

Mais je ne sais si je dois... Ah! le colonel!... *(Elle retire vivement sa main de celles de Félix et baisse les yeux à l'entrée de don Fernand.)*

## SCENE III.

LES MEMES, DON FERNAND.

LYDIA, à part.

Les deux rivaux en présence!... Oh! mon Dieu! je n'ose les regarder... j'ai peur de voir la colère qui les anime l'un contre l'autre.

DON FERNAND s'approche, en souriant, de Félix.

Touchez là, mon ami!

LYDIA.

Son ami!... il l'appelle son ami!

DON FERNAND.

Croyez bien que désormais toutes mes sympathies vous sont acquises... et quoique vous réserve l'avenir, mon cher Félix!...

LYDIA.

Son cher Félix!...

DON FERNAND.

Disposez de moi et comptez sur mon dévouement!

FÉLIX.

Je vous en demande une seule preuve, mon cher colonel.

LYDIA.

Son cher colonel!... et lui aussi! alors je puis lever les yeux.

FÉLIX, *la regardant et continuant de parler au colonel.*

Rendez-la bien heureuse!

LYDIA.

Moi!...

FÉLIX.

Que la crainte même du malheur ne puisse jamais arriver jusqu'à elle.

DON FERNAND.

Je vous le promets, mon ami, mieux encore...

FÉLIX ET DON FERNAND, *ensemble, en se serrant la main.*

Mon frère!

LYDIA.

Plait-il?

FÉLIX.

Vous voyez, Lydia, que vous pouvez bien me donner ce nom, puisque votre fiancé lui-même...

LYDIA.

Mon fiancé!...

FÉLIX.

Au revoir, Lydia.. ma chère sœur... au revoir! (*Il sort par la porte à gauche.*)

## SCÈNE IV.

LYDIA, FERNAND.

LYDIA, *à part.*

Sa sœur! ma surprise augmente à chaque instant.. C'est sans regret et presque avec joie qu'il me parle de mon mariage avec un autre...

DON FERNAND.

Et vous?...

LYDIA.

Moi!... ce n'est pas moins étrange!... moi qui devrais être offensée de son abandon, je lui pardonne et je lui garde au fond du cœur tant d'affection et d'estime que je me laisse convaincre... non, par ses paroles... il ne me dit que des mots sans suite auxquels il m'est impossible de rien comprendre... mais seulement par ses regards qui semblent me dire...

DON FERNAND.

Qui vous disent, senorita, que ce digne jeune homme a bien agi en renonçant à vous...

LYDIA.

Bien agi!... Mais le motif...

DON FERNAND.

Le motif... vous ne le saurez peut-être jamais.

LYDIA.

Ah!

DON FERNAND.

Ou du moins ce ne sera que dans bien longtemps.

LYDIA.

Bien longtemps.. Enfin à quelle époque?...

DON FERNAND.

Vous même, senorita.. veuillez me répondre... Mon espoir ne sera-t-il pas encore une fois déçu?... êtes-vous bien résolue à m'accorder votre main?

LYDIA.

Mais, monsieur le colonel...

DON FERNAND.

Oh! loin de moi la pensée de me prévaloir d'un instant de dépit et de colère qui vous a fait, il y a quelques heures, accepter mes hommages... Quoi qu'il pût m'en coûter, senorita, et bien que cette journée ait suffi pour graver à jamais votre souvenir dans mon âme, je ne voudrais pas même vous rappeler votre promesse, si ce mariage n'était nécessaire au bonheur de tout ce qui vous est cher.

LYDIA.

Que dites-vous?

DON FERNAND.

Oui, de tout ce qui vous est cher... et si vous ne me croyez pas, vous aurez foi du moins en Félix, l'ami de votre enfance, et en votre mère elle-même qui va se joindre à nous pour vous dire: il le faut!

LYDIA.

Il le faut!

DON FERNAND.

Par grâce, ne rétractez pas votre parole, et s'il vous reste au cœur un doute, un regret, j'ai la conscience qu'à force de soins et de tendresse, j'effacerai ces pensées de votre âme... Oui, une existence nouvelle et que je ne soupçonnais pas même avant de vous connaître, va commencer pour moi... je vous aimerai tant, senorita, que vous-même, un jour peut-être, serez touchée de mon amour et ne vous repentirez pas d'avoir fait de moi le plus heureux des hommes.

LYDIA, *à part.*

En vérité, il a un air de conviction!

DON FERNAND.

Vous dites?...

LYDIA.

Mais je dis qu'à vous entendre, il faudrait me marier de confiance...

DON FERNAND.

Je vous en prie...

LYDIA.

Les yeux fermés.

DON FERNAND.

C'est cela!

LYDIA.

En m'abandonnant au hasard.

DON FERNAND.

Oh! mieux que cela, je l'espère... Ce que nous appelons le hasard n'est souvent autre chose que la providence.

LYDIA.

Mais au moins, quand me direz-vous, monsieur, pourquoi il est nécessaire que je vous épouse?

DON FERNAND.

Je vous le dirai, senorita....

LYDIA.

Eh bien?...

DON FERNAND.

Je vous le dirai.. quand vous serez ma femme.

LYDIA.

Ah! pas avant?... (*Entrée de don Louis par la droite.*)

## SCÈNE V.

LES MÊMES, DON LOUIS.

DON LOUIS.

Colonel! le notaire est là, dans mon cabinet... je lui ai donné mes instructions pour dresser le contrat; il n'attend plus que les vôtres...

DON FERNAND.

Les miennes!...

LYDIA.

Le notaire!

DON FERNAND.

Ainsi, mon cher don Louis, je suis enfin de la famille.

DON LOUIS.

Oui... de la famille... (*Sa fille s'approche de lui, il prend sa main et celle de Fernand.*) Mes amis!... (*A lui-même, avec douleur en les regardant.*) Eux du moins me restent encore!... mon seul espoir... ma seule consolation!

LYDIA, *bas à Fernand.*

Que dit-il?... Et lui aussi, des larmes? Est-ce parce que je vais me marier, me séparer de lui?...

DON FERNAND, *bas.*

Peut-être!..

LYDIA.

Pauvre père! (*Entrent en scène par la gauche Elvire et Félix.*)

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, ELVIRE, FÉLIX.

DON LOUIS, *tressaillant à leur entrée.*

Ah! les voilà!... Je ne pleure plus... la colère est plus forte que la douleur. (*A Fernand et à Lydia.*) Laissez-moi, mes amis. (*Durement à Félix.*) Vous aussi, monsieur... sortez! (*A Elvire.*) Senora, je veux être seul avec vous.

FÉLIX, *bas à Elvire.*

Ce soir!

ELVIRE, *bas.*

Je t'attends! (*Sortie de Félix par le fond.*)

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, moins FÉLIX.

LYDIA, *marchant vers sa mère pour l'embrasser.*

Ma mère!... (*Elle lui tend les bras, don Louis vient se placer entre elles.*)

DON LOUIS.

C'est bien!... ne m'avez-vous pas entendu, Lydia?

LYDIA.

Mais depuis ce matin je n'ai pas embrassé...

DON LOUIS.

En vérité, il est bien étrange que vous tardiez tant à m'obéir. (*Lydia recule avec frayeur.*) Don Fernand, dès que mon notaire vous aura soumis l'acte qui vous intéresse,

faites-moi l'amitié de venir nous rejoindre avec lui!

ELVIRE.

Avec lui! (*Fernand s'incline en signe d'assentiment.*)

LYDIA, *bas, en se rapprochant de lui.*

Vous qui savez tout, colonel, me direz-vous de quoi je suis coupable pour qu'on me défende d'embrasser ma mère? (*Nouveau geste d'impatience de don Louis. Don Fernand sort par la droite, Lydia par la gauche.*)

### SCENE VIII.

DON LOUIS, ELVIRE.

ELVIRE.

Le notaire!

DON LOUIS, *montrant la droite.*

Il est là! oui, madame... Après l'aveu qui vous est échappé, et dans la situation où nous sommes placés l'un envers l'autre, j'ai, pour plus d'une raison, besoin de ses services...

ELVIRE.

Pour plus d'une raison!

DON LOUIS.

Il va venir... attendez!... c'est la dernière fois que vous êtes condamnée à me voir, à m'entendre... un peu de patience!... attendez!

ELVIRE.

La dernière fois!... oui, monsieur, je partirai!... aujourd'hui même, je quitterai cette demeure avec lui... (*sanglotant*) mon fils!

DON LOUIS.

Votre fils!... votre fils! madame, vous osez le prononcer encore ce nom qui vous fait si coupable... qui vous couvre d'opprobre. (*Mouvement d'Elvire. Don Louis poursuit.*) et vous rend à mes yeux indigne de pitié!... Ce nom... il y a longtemps, senora, que vous eussiez dû me le faire entendre... c'est le premier jour que je vous ai vue, c'est lorsque, dans mon fatal amour, j'ai été assez insensé pour demander votre main, c'est alors que vous eussiez dû placer entre vous et moi ce malheureux enfant et me dire: « Je suis sa mère. »

ELVIRE.

Ah! que de fois ne l'ai-je pas voulu? rappelez-vous ma résistance, mes larmes, mon désespoir avant de consentir à ce mariage... vous même combattiez alors ces refus que vous ne pouviez comprendre... Mon père avait promis... sa volonté enchaînait la mienne... comment lui désobéir, à lui, qui voulait à tout prix sauver l'honneur de son nom, de sa famille, et qui avait juré de se tuer à mes yeux, si je révélais ce funeste secret?

DON LOUIS.

Fort bien! ainsi le noble duc de Santa Cruz, le preux des preux, le vaillant et austère gentilhomme, abritait la gloire de son nom sous une perfidie, et sauvait son honneur en immolant le mien... Ah! que la colère du ciel et le mépris des hommes...

ELVIRE.

Arrêtez, monsieur, arrêtez!... on ne profère pas de malédiction sur une tombe!

DON LOUIS, *après un temps.*

Eh bien, c'est donc à vous, à vous seule, senora, que doit s'adresser ma juste colère...

à vous qui avez flétri, désenchanté ma vie!... car à dater de ce jour il n'y a plus rien pour moi au monde; gloire, plaisir, bonheur, tout ce qui fait qu'on espère et qu'on aime... ma croyance en vous, l'amour de mon enfant, les douces et confiantes joies de la famille, tous ces biens dont j'étais si fier et que je vantais, ce matin même, à don Fernand, en vous citant comme le modèle des épouses et des mères... tout cela n'est plus pour moi que déception et mensonge... ah! je vous hais, Elvire, autant que je vous ai jamais aimée... oui, je vous hais et je vous méprise.

ELVIRE. (*Elle fait deux pas vers don Louis comme pour lui répondre.*)

Monsieur!... (*Elle s'arrête et laisse retomber tristement sa tête.*) Accablez-moi, je n'ai rien à vous répondre, je ne puis que m'humilier devant vous et devant lui, surtout... Dieu, qui lit dans mon cœur, qui sait ce que j'ai souffert, ce que j'ai dévoré de larmes amères et qui sera peut-être moins impitoyable que vous...

DON LOUIS.

Ne l'invoquez pas ce Dieu! car il pourrait me venger et vous punir... vous punir par le mépris même de ce fils que vous avez introduit dans ma maison.

ELVIRE, *s'écriant avec désespoir.*

Le mépris de mon fils!... ah! plutôt la mort!... oui, la mort.

### SCENE IX.

LES MÊMES, DON FERNAND.

DON FERNAND, *entrant par la droite.*

Par grâce, par pitié! ayez tous les deux le courage de vous contenir... songez que votre fille peut vous entendre.

ELVIRE et DON LOUIS, *ensemble.*

Notre fille!

ELVIRE.

Ma pauvre Lydia!...

DON LOUIS.

Oh! je m'étais promis d'être calme, et malgré moi... Je vous sais gré, colonel, de me rappeler à la raison... Eh bien, le notaire?...

DON FERNAND.

Je n'ai pas cru devoir l'introduire encore... vous regretteriez, n'est-ce pas, mon cher don Louis, qu'il eût entendu les mots cruels que je viens d'entendre!

DON LOUIS.

Oui, je vous approuve et vous remercie, don Fernand; aussi bien dois-je désirer avant tout que nous soyons bien d'accord... sur deux points seulement... le premier, votre mariage... j'espère que, cette fois, la senora n'aura aucun motif pour s'opposer à ma volonté.

ELVIRE.

Non, monsieur; je suis maintenant quel est le colonel don Fernand de Lara et je le lui répète: Je ne connais personne à qui je puisse mieux confier le bonheur de ma fille... Hélas! ce matin encore, dans mon orgueil maternel, je croyais accorder une grâce à celui que j'appellerais mon gendre, et maintenant je sens trop que je dois le remercier et le bénir de ne pas repousser cette alliance, et d'aimer assez Lydia pour oublier que je

suis sa mère. (*Fernand s'incline devant elle et lui baise la main.*)

DON LOUIS.

Ainsi donc, point de discussion entre nous, senora, quant à ce contrat de mariage... mais il est un autre acte qu'il nous faut examiner avant de le signer devant notaire. (*Présentant un papier à don Fernand.*) Lisez!...

DON FERNAND.

Moi!

DON LOUIS.

Vous, qui nous servez de témoin!... Quand de pareils actes sont devenus nécessaires dans les familles, il est bon qu'ils ne s'accomplissent qu'en présence d'amis sûrs et dévoués, car un reste de pitié doit se mêler encore à la justice, et nous empêcher de rendre publique la dégradation d'une femme.

DON FERNAND et ELVIRE.

La dégradation!

DON FERNAND, *à lui-même.*

Ah! c'est trop de cruauté... et mon âme se révolte...

DON LOUIS.

Lisez, don Fernand; lisez, je vous en prie!

DON FERNAND, *après avoir parcouru.*

Un acte de divorce!...

ELVIRE.

Je le savais... ne craignez pas, colonel, d'ajouter à ma douleur... ce serait impossible.

DON FERNAND, *lisant.*

« Don Louis de Villaréal de Medina Cœli » prend l'engagement de rendre intacte à la » senora Elvire de Santa-Cruz la fortune » quelle lui a apportée le jour de son mariage. » (*Pause.*) La senora sera libre, en outre, de » choisir parmi les terres, seigneuries et » nages qui appartiennent à don Louis, le » château où il lui plaira de fixer sa demeure. » (*Pause.*) Elle renoncera pour jamais à » porter un autre nom que celui qu'elle a » reçu de sa famille. » (*Moment de silence. Elvire fait un geste de douleur, puis s'incline en signe de résignation. Don Louis invite don Fernand à reprendre sa lecture.*)

DON FERNAND, *lisant.*

« La senora Elvire... »

ELVIRE.

Eh bien?...

DON FERNAND.

« Ne reverra jamais... »

DON LOUIS.

Achievez!...

DON FERNAND.

Non, je ne poursuivrai pas cette lecture.

DON LOUIS.

Donnez donc! vous n'êtes pas l'offensé, vous! et ne comprenez pas que l'injure demande une expiation! (*Il a repris le papier et lit.*) « La senora Elvire de Santa-Cruz ne » reverra jamais sa fille... »

ELVIRE.

Ma fille!... ma Lydia!... ne plus la revoir! renoncer pour toujours à sa tendresse!.. je ne le veux pas! je ne le veux pas!

DON LOUIS.

Il le faut pourtant!

ELVIRE.

Non, monsieur, non ! et si vous vouliez me forcer à courber la tête sous vos arrêts... Ah ! vous avez eu tort de me parler de ma fille... je puis me laisser humilier, écraser comme épouse ; comme mère, jamais !

DON FERNAND.

Et moi, don Louis, j'affirme que votre Lydia, celle qui doit être ma femme, n'acceptera pas le sacrifice que vous prétendez lui imposer... Ne plus revoir, ne plus embrasser sa mère... Je ne l'aimerais pas si elle pouvait y consentir.

DON LOUIS.

Sa mère est indigne d'elle !

ELVIRE, se frappant le front de désespoir.

O mon Dieu ! mon Dieu !... je m'étais résignée à tout souffrir et cependant que faut-il que je fasse ? Laisse-moi toujours, ô mon Dieu ! pour lui (*montrant don Louis*) comme pour moi-même, ce sentiment de respect qui me force encore à me taire. (*Re-tombant sur un fauteuil.*)

DON FERNAND.

Don Louis, rendez-moi ce papier ! rendez-le moi, vous dis-je... et pour votre honneur... (*il a repris le papier*) je le déchire !

DON LOUIS, transporté de colère.

Qu'avez-vous fait !... ici, chez moi... Je suis entouré d'ennemis...

DON FERNAND.

Jamais, jamais je ne vous donnai une plus grande preuve de mon amitié... Eh quoi ! ses larmes, son désespoir, et par-dessus tout, l'horrible supplice d'avoir subi cette lecture... n'en est-ce pas assez pour désarmer votre colère ?

DON LOUIS, avec un accent de douleur qui contraste malgré lui avec le sens de ses paroles.

Non, jamais de pardon ni d'oubli... ma haine pour elle ne finira qu'avec ma vie... (*Il tombe dans un fauteuil.*)

DON FERNAND.

Nous voilà bien !... orgueil et injustice !... Oui, nous voilà... toujours indulgents pour nous, toujours impitoyables pour elles... Pour un moment d'oubli, pour une faute souvent involontaire, nous éclatons en imprécations et en menaces et nous leur demandons un compte terrible... comme si nous avions toujours été exempts de tout reproche... et cependant... (*il s'approche de don Louis*) on a eu ses jours d'égarement, de coupables folies.

DON LOUIS.

Comment ?... Que signifie ?...

DON FERNAND.

Un soir, à la suite d'une orgie, on a accepté un pari infâme.

DON LOUIS.

Don Fernand !...

DON FERNAND.

On a escaladé les murs d'un couvent, on

a pénétré dans la chambre d'une jeune fille...

DON LOUIS, se levant.

Au nom du ciel ! don Fernand, taisez-vous !

DON FERNAND.

Eh bien, soit ! j'y consens... deux mots pourtant, deux mots : un nom et une date ! Don Louis, rappelez vous la nuit du 12 septembre 1765 ; rappelez-vous le couvent de Santa-Maria...

ELVIRE, qui depuis un moment écoutait avec une attention pleine d'anxiété, lève vivement la tête, s'élance vers don Fernand et s'écrit avec énergie, en lui saisissant le bras :

Le couvent de Santa-Maria... le 12 septembre 1765 !... Ah ! répondez-moi ! le connaissez-vous cet homme ?... Conduisez-moi, conduisez-moi vers lui, si vous le connaissez ; que je lui jette à la face cette croix que j'ai arrachée de sa poitrine. (*Elle ouvre vivement le secrétaire et en tire un collier.*)

DON LOUIS et DON FERNAND.

Cette croix !...

ELVIRE, continuant avec exaltation.

Ah ! l'on m'a fait entendre ici le mot dégradation... ah ! l'on m'a traitée d'infâme, moi... mais c'est cet homme qui est infâme... c'est lui qui est indigne de pardon et de pitié, lui qui doit être dégradé par les hommes, comme il le fut jadis par la main d'une femme ! (*Elle jette le collier à ses pieds.*)

DON LOUIS, qui a reconnu le collier, est saisi de honte et de douleur, et tombe aux genoux d'Elvire, en s'écriant :

Grâce ! grâce, Elvire !... ce lâche, ce misérable, c'était moi... moi qui me traîne à tes pieds pour implorer mon pardon !

ELVIRE, regardant avec une sorte de délire.

Vous !... vous, don Louis !... (*Elle ramasse le collier et le pose sur la table à gauche.*)

DON FERNAND, regardant à gauche.

Lydia !... (*Regardant au fond.*) Et par là, Félix !... Ils approchent tous deux... silence !

ELVIRE, courant à son mari et lui tendant les bras.

Ah ! relevez-vous !... mais relevez-vous donc !... nos enfants ne doivent jamais savoir que l'un de nous a quelque chose à pardonner à l'autre. (*Don Louis lui baise les mains avec transport. Lydia reparait au seuil de la porte à gauche et Félix au fond du théâtre. Tous deux s'arrêtent en regardant avec inquiétude.*)

## SCENE X.

TOUS LES PERSONNAGES.

DON FERNAND, à Lydia.

Venez, senorita !... qui vous arrête ?... et que craignez-vous donc ?

LYDIA, d'une voix tremblante.

Mon père... êtes-vous toujours fâché contre moi ?

DON LOUIS.

Je le serai, si tu ne cours pas à l'instant même...

LYDIA.

Où donc ?...

DON LOUIS, montrant Elvire.

Dans ses bras !...

LYDIA.

Ah ! m'y voilà... Je suis trop heureuse d'obéir !...

DON LOUIS, se retournant vers Félix qui est resté immobile.

Eh bien, et vous... toi... avancez... avancez donc à ton tour !... viens, viens ! (*Il va le chercher et l'amène.*) Mon ami !... mon cher Félix... mon fils !

LYDIA et FÉLIX.

Son fils !...

DON LOUIS.

Oui, c'est ainsi que je te nommerai toujours désormais... et toi, je t'ordonne, entends-tu bien ? je te supplie de m'appeler...

FÉLIX.

Mon père !...

DON LOUIS.

C'est cela !

LYDIA.

Son père !...

DON FERNAND, à Lydia.

Là ! vous le voyez bien... tout le monde est de mon avis, et votre père aussi prétend que vous devez l'aimer comme un frère !

LYDIA.

Je le veux bien... je suis en train d'obéir... (*Elle tend la main à Félix, et en se retournant, aperçoit le collier.*) Oh ! le joli collier !... et cette croix !... elle est à vous, mon père ?

DON LOUIS.

Non, depuis longtemps j'ai perdu le droit de la porter.

ELVIRE, tendant le collier à son mari.

Ce droit... il vous est rendu, don Louis !

LYDIA.

Rendu !... par qui donc ?... Par le roi ?...

ELVIRE.

Par toi ! ma fille !...

LYDIA.

Par moi !... (*Elle prend le collier, puis s'arrête.*) Mais... enfin... au nom de sa majesté, n'est-ce pas ?...

DON FERNAND.

Non, ma chère Lydia ; au nom de votre mère !... (*Lydia, transportée de joie, va passer le collier au cou de son père. — La toile tombe.*)

FIN.